

SIMONE DREYFUS-GAMELON

SAVOIR-FAIRE ET SAUVAGERIE OU L'EXPÉRIENCE AGRICOLE INDIGÈNE ET LE DÉVELOPPEMENT MODERNE EN AMAZONIE

Les forêts tropicales de l'Amérique du Sud connaissent depuis une vingtaine d'années une nouvelle étape de leur colonisation¹. Celle-ci, commencée dès la découverte du continent n'avait été, dans l'hinterland, que sporadique, irrégulière selon les époques et les régions, jamais totale jusqu'à nos jours. Le peuplement indigène y a cependant souffert d'une chute énorme précédant souvent, suivant toujours, la réduction et le bouleversement de ses territoires. On sait l'ampleur du choc microbien dont les effets se font encore sentir au bout de presque cinq siècles. On sait aussi que parmi les meilleures terres, celles des bordures littorales ou fluviales ont été les premières saisies par les Européens; nombre de survivants indigènes ont dû alors se replier vers l'intérieur et les interfluves dans un habitat souvent différent de celui qu'ils occupaient depuis des siècles, voire des millénaires. Quoique la pression des zones de colonisation fût inégale, elle ne cessa de s'exercer, de façon croissante, sur les espaces parcourus ou exploités par les Amérindiens. Produit de circonstances historiques et écologiques déterminées, répondant à des besoins aujourd'hui limités, l'essartage indigène contemporain dont les ethnologues ont longtemps été les seuls à vanter les vertus adaptatrices, pour les hommes, et protectrices, pour l'environnement, ne peut se comparer aux tentatives et réalisations actuelles de «désenclavement» des régions amazoniennes dont l'objectif est, grâce à des moyens techniques beaucoup plus puissants qu'autrefois, l'intensification de l'exploitation extractive (minière et pétrolière) et agro-pastorale, impliquant la déforestation.

La question posée, vitale pour les Amérindiens, donc de première importance pour les ethnologues, est celle de la coexistence des groupes indigènes et des zones de nouvelle colonisation déjà établies, qui suppose le bornage, la protection réelle des terres indiennes et la préservation de leur équilibre écologique. Mais la coexistence n'est-elle pas impossible quand ici on détruit la forêt tandis que là on l'utilise en sauvegardant ses capacités de régénération? Sans doute, et la contradiction paraît insoluble. Faut-il donc en conclure que les sociétés indigènes d'essarteurs et l'hylea amazonienne sont, ensemble, irrémédiablement condamnées, que cette condamnation est le signe du progrès et la

¹ Ce texte est une version remaniée et mise à jour fin 1982 d'une communication non publiée, présentée en anglais au symposium «Anthropology of shifting cultivation» du *Congrès international des Sciences anthropologiques et ethnologiques*, tenu en Inde en décembre 1978. Le délai de publication du présent volume aurait imposé une nouvelle mise à jour qu'il ne nous a pas été possible de faire.

condition *sine qua non* du développement économique auquel aspirent les sept États (Guyana, Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Brésil) du Pacte amazonien? C'était là l'opinion, hautement proclamée, des gouvernements et de leurs organismes spécialisés, des techniciens (agronomes compris) et des experts internationaux quand furent déclenchées, dans les années soixante, des opérations de grande envergure inaugurées par la construction des routes transamazoniennes. À l'évidence le progrès signifiait (et signifie toujours, pour beaucoup) la recherche de profits considérables, privés et étatiques, et devait, en attirant la main-d'œuvre et les petits colons dans la forêt prétendue vierge, apporter une solution aux problèmes économiques et sociaux posés par la croissance démographique galopante des zones de vieille colonisation et l'afflux des paysans sans terre vers les villes et les régions industrielles. La politique mise en œuvre trouvait ses justifications dans une foi en l'efficacité quasi illimitée de la grande mécanisation de l'agriculture, de la chimie agronomique et de l'élevage bovin sur les sols dénudés, qui n'avait d'égale que la dépréciation de l'essartage (technique réputée archaïque, arriérée, impuissante à produire un surplus) et de ceux qui le pratiquent, sauvages misérables, incapables de s'élever au-dessus du niveau de la maigre subsistance.

Deux décennies plus tard, les politiques de mise en valeur intensive se sont d'autant moins infléchies que les entreprises ont été abandonnées, par les États qui les avaient lancées (à l'exception peut-être du Venezuela et de la Colombie), à l'initiative individuelle et à des compagnies privées, nationales et multinationales. Cependant arrive peu à peu le « temps des bilans » suscités par les échecs économiques et sociaux dans le domaine agro-pastoral (cf. Tricard, 1978; Rivière d'Arc, 1982), par la menace de catastrophes écologiques dont la probabilité s'accroît et qu'il n'est plus possible d'ignorer, par une meilleure connaissance, aussi, botanique et phytogéographique, de la qualité et de la chimie des sols, des effets de leur transformation en pâturages (cf. O'Reilly Sternberg, 1981; Barbira-Scazzochio, ed., 1980; Moran, 1982).

Il ne peut s'agir ici d'étudier à la fois les changements techniques et sociaux, le face à face des indigènes d'une part, des compagnies, des colons, des États de l'autre, l'idéologie et la réalité de ce qu'on appelle développement dans les basses terres tropicales de l'Amérique du Sud. On se bornera à considérer l'essartage tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, ses possibilités d'association avec d'autres techniques culturelles, les unes expérimentées présentement, les autres révélées par des travaux historiques et archéologiques récents, les enseignements qu'on peut en tirer pour l'exploitation d'un environnement qui est reconnu, de plus en plus largement, comme très fragile. On prendra pour exemples de la méconnaissance de ces enseignements et du système agricole lui-même des rapports faits à l'incitation de deux organisations internationales (l'Union internationale pour la Conservation de la Nature et de ses Ressources/IUCN, l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture/FAO) qui ont fortement influencé et cautionné les entreprises des années soixante et soixante-dix.

Les communications présentées à la réunion technique de l'Union internationale pour la Conservation de la Nature et de ses Ressources (IUCN) en 1963 ont été,

dans l'ensemble, mesurées quant aux jugements portés sur l'«agriculture pré-industrielle des tropiques» ou l'essartage. Bien que l'on reconnaisse à l'une et à l'autre des qualités écologiques et économiques: «The pre-industrial cultivator had and has many ways to increase food production without the use of industrial products» (Popenoe, 1964: 72), «the practice of shifting cultivation is ecologically, economically and sociologically well suited to the requirements of simple communities and the tropical environment» (Phillips, 1964: 210; souligné par l'auteur), les conclusions de Phillips, au terme d'une étude basée sur des exemples africains (dont je ne puis apprécier la valeur comparative), condamnent, cependant, l'essartage et recommandent «that suitable replacement of *shifting cultivation* may be found wherever such be required». L'auteur semble persuadé que l'essartage est exclusif de toute autre technique et que, par conséquent, l'amélioration du niveau de vie des agriculteurs tropicaux exige son abandon. Davantage encore le chapitre de Beard (1964: 93-103), traitant des savanes humides ou partiellement inondées de l'Amérique du Sud, est consacré aux modes actuels d'exploitation dont il souligne la *fixité*. Ignorant l'histoire des techniques agricoles sud-américaines et du peuplement, il peut écrire, à propos des *llanos* de l'Orénoque, que «primitive agriculture did not find cultivation of savannas rewarding and has traditionally operated on forest soils» (*ibid.*: 102). L'appel, lancé par Phillips à l'IUCN, la FAO et l'UNESCO pour que ces organisations coopèrent à l'implantation d'autres systèmes cultureux, a sans doute été entendu par Watters (1971), lors de l'enquête sur *L'agriculture itinérante en Amérique latine* qu'il a menée pour la FAO. La place me manque pour faire une analyse détaillée de son rapport qui concerne trois pays (Venezuela, Mexique, Pérou — on s'étonne de l'absence du Brésil où l'agriculture forestière couvre de si vastes étendues) et des régions particulières (je laisse de côté le Mexique qui n'est pas de mon domaine): les Andes vénézuéliennes, et leurs «zones d'influence» en forêt et dans les *llanos* avoisinants, et les Andes péruviennes et la forêt du bassin du Huallaga. Le but de cette étude est «d'améliorer cette culture et de la remplacer en définitive par des formes plus permanentes d'utilisation de la terre» (Watters, 1971: 29). Dès les premières pages on voit que l'expérience de l'auteur, sur le terrain, ne lui a pas permis de constater le *dynamisme* des essarteurs traditionnels; à l'en croire, ceux-ci, de même que ceux qui pratiquent un essartage «imposé par la nécessité... résultat direct de la faim de terres», témoigneraient «d'une attitude de résignation fataliste et, de façon générale, d'une acceptation passive de la médiocrité des résultats obtenus et du bas niveau de vie qui en découle». Sans doute la colonisation allogène et inexpérimentée dont il dénonce à juste titre l'improductivité et les effets destructeurs sur le milieu, a-t-elle masqué une autre réalité de l'agriculture forestière. L'agriculture «itinérante traditionnelle», bien que mentionnée, n'a en fait pas été observée puisqu'on la dit «essentiellement consacrée aux céréales qui constituent l'alimentation de base de la communauté (riz en Extrême-Orient, maïs en Amérique latine)» (*ibid.*: 7). Or le maïs est très secondaire en forêt sud-américaine où l'alimentation de base est fournie, dans la majorité des cas, par les tubercules (manioc, puis patates douces et ignames).

Quand on connaît la très ancienne implantation amérindienne sur les rives de tous les tributaires du Haut-Amazone (Huallaga, Ucayali), déjà mentionnée

dans le *Handbook of South American Indians* (1946-1950) et dont de récents travaux ont montré la densité de peuplement², on se demande quelles données l'expert a utilisées pour affirmer que «la plus nette caractéristique de presque toutes les formes d'utilisation de la terre dans la selva (péruvienne) et dans la plus grande partie de la *ceja de montaña* est qu'elles sont récentes» (Watters, 1971 : 275).

Sans mettre en cause le soin apporté à l'enquête, et la richesse de l'information recueillie dans le cadre de la colonisation récente et souvent sauvage, force nous est de constater que ce rapport, sur lequel se sont engagées des politiques de développement agricole et qui conforte des préjugés, manifeste une vision *technocratique* de l'exploitation de l'environnement. Se bornant à observer des pratiques déficientes, sans se poser la question de leurs causes économiques, sociales, politiques, considérant que l'essarteur est «sous-employé» et que l'essartage est à la fois un «gaspillage de terres» et un «gaspillage de main-d'œuvre», Watters n'envisage guère que les essarteurs puissent recéler en eux-mêmes un «potentiel de progrès», en améliorant des rendements déjà élevés (quand l'essartage est bien fait), en diversifiant encore davantage leurs cultures, en utilisant toutes les possibilités de cultigènes bien adaptés, en associant d'autres techniques et — pourquoi pas? — en contrôlant eux-mêmes leur démographie.

L'exemple des «actuelles stratégies d'adaptation» des Indiens Karinya des *llanos* de la rive gauche du bas Orénoque est particulièrement instructif (Denevan & Schwerin, 1978). Connus dès le début de la conquête des côtes guyanaises au XVI^e puis au XVII^e siècle, les Karinya (appelés Galibi à Cayenne) faisaient autrefois partie d'un vaste réseau politique d'échanges cérémoniels, de guerres, de circulations de biens et de personnes; alors grands pilleurs, grands navigateurs et grands trafiquants (Dreyfus, 1986), ils sont encore aujourd'hui d'experts agriculteurs, maîtrisant, sur quatre biotopes différents, sept systèmes de production alimentaire (cf. fig. et tabl. ci-après) où *l'essartage avec mélange des espèces est pratiqué en association avec des cultures intensives sur berges et (ou) drainées, et l'usage des fertilisants là où la monoculture est rentable.*

Le cas des Karinya d'aujourd'hui est à rapprocher de celui, déjà étudié (Dreyfus, 1980-1981), des Taino précolombiens qui associaient, dans l'île d'«Aïti» au relief contrasté, aux zones écologiques très particularisées et aux ressources naturelles variées, des systèmes d'exploitation du milieu qui, par leur diversité, avaient maximisé les rendements et notamment permis, grâce aux buttes de drainage, l'intensification de la culture du manioc, plante alimentaire de base. Les canaux et buttes de drainage s'alignaient partout où le manioc aurait pourri dans les fonds de vallées gorgés d'eau à la saison des pluies; privée de l'humidité des alizés par la barrière de la cordillère centrale, la plaine occidentale, aujourd'hui desséchée, était irriguée et produisait du coton; le sud-est rocheux, sans eau douce pouvant être recueillie ou captée, vivait de la consommation de grandes quantités de tubercules sauvages toxiques, mais que les indigènes savaient rendre comestibles par fermentation; partout la cueillette était importante; les nombreuses pentes boisées, les forêts des presqu'îles étaient cultivées par essartage. On ne connaît pas encore d'autres échantillons aussi complets de la mise en œuvre simultanée de toutes les pratiques culturelles et de collecte

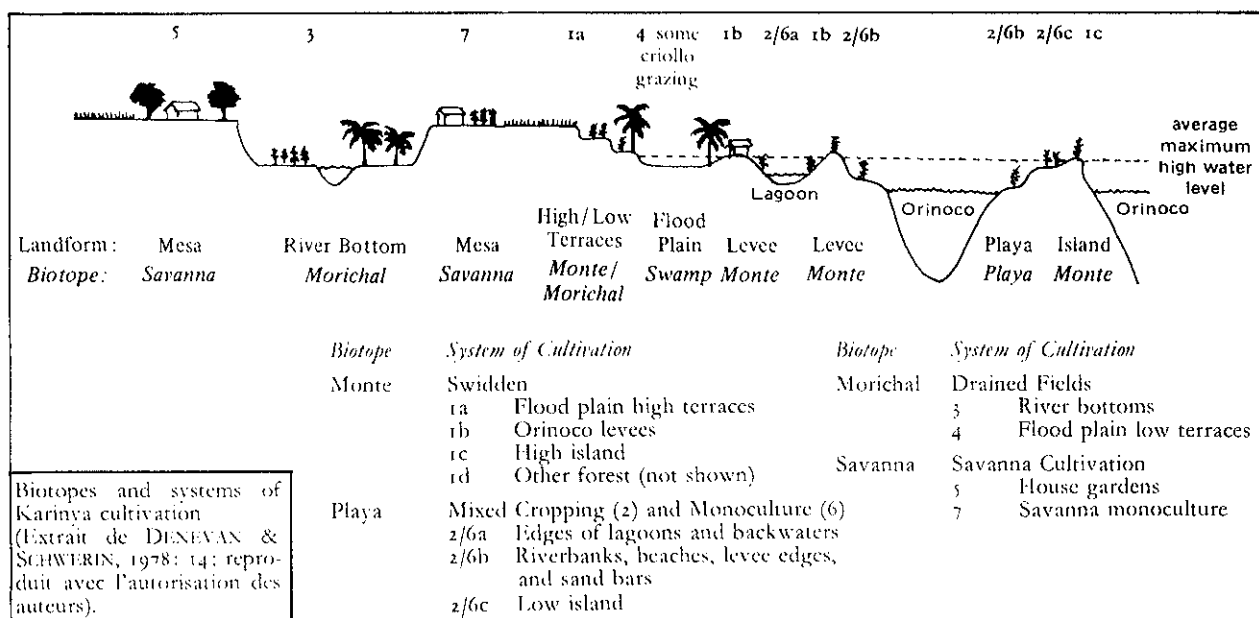
² MYERS (1974 : 135) : «Archaeological evidence from the Ucayali River suggests that large communities, probably with a complex social organization, were characteristic throughout the prehistoric period [...] Re-examination of the ethno-historic sources indicates that large, stable communities were in fact characteristic of the mainstream Ucayali tribes at the beginning of the historic period but they collapsed with the precipitous population declines caused by Spanish diseases» (souligné par moi; S.D.).

possibles en milieu tropical américain par la seule utilisation de l'énergie humaine et sans intervention d'un outillage spécialisé, ni de mécanisation. Cependant, nos connaissances sont récentes et les immenses étendues drainées qu'ont révélées les photographies aériennes par satellites étaient inconnues il y a vingt ans. La plupart sont situées dans des savanes qu'aux dires des Européens (voir *supra* la citation de Beard) «les agriculteurs primitifs» avaient toujours considérées comme stériles. Une nouvelle image apparaît aujourd'hui de l'«agriculture intensive préhispanique» (Denevan, 1980), répartie, semble-t-il, partout où il était nécessaire soit de diminuer les pentes et de retenir l'eau, soit de pallier les inconvénients des variations climatiques de grande amplitude, caractéristiques des savanes de terres basses et qui ne conviennent pas aux tubercules américains. Il n'est pas indifférent de noter que les *llanos* de l'Apure, où l'on a retrouvé de nombreuses traces de champs sur billons, de champs surélevés et de chaussées (*ridge-fields, raised-fields and causeways*) sont aujourd'hui parcourus par les Yaruro qui pratiquent une agriculture saisonnière sur les berges et qui ont été cités comme exemples d'«agriculteurs débutants» (*incipient farmers*)³. Une hypothèse de travail au moins aussi intéressante serait de les considérer comme des «régressifs» ayant perdu toute capacité démographique et toute incitation à intensifier l'exploitation de leur milieu; cela conduirait à réviser certaines analyses de leur organisation sociale, politique, de parenté et de leur idéologie. Ainsi que le remarque Denevan (1970), le cas des Yaruro n'est pas sans ressemblances avec celui des Siriono, essarteurs occasionnels de Bolivie, occupant présentement l'est du territoire de la puissante «chefferie» des Mojos où ont été retrouvées, grâce aux photographies aériennes, des traces de monticules, chaussées, canaux et de champs sur billons (Denevan, 1966).

On est donc surpris de lire, dans des travaux récents, que «we have no firm evidence of dense population or large complex aboriginal societies anywhere in the Amazon» (Batt, 1976: 43). Le récit pourtant fameux de Carvajal de la première descente de l'Amazonie par Orellana (en 1542), ne répète-t-il pas maintes fois que de gros villages formaient un cordon ininterrompu sur les rives? «All early accounts of journeys down these rivers confirm the populous villages along their edges», rétorque Hemming (1978: 190) qui relève, dans la narration, la description des cultures sur terres saisonnièrement inondées des Omagua (famille linguistique tupi) du cours moyen. Plus en aval les Manao (famille linguistique arawak), qui ont donné leur nom à la ville de Manaus, étaient réputés grands trafiquants et possesseurs de biens; quelques rares pièces sauvées montrent, chez les Arawak du fleuve, un art très raffiné de la sculpture du bois. Sur quels critères se base-t-on pour affirmer qu'il n'y eut jamais nulle «civilisation» ni société complexe en Amazonie?

L'importance de l'agriculture drainée a été méconnue en Amérique du Sud parce qu'elle a totalement disparu avec la conquête. Sauf en Haïti, les Européens lui ont prêté peu d'attention et, avec l'extinction des populations indigènes, elle est devenue rapidement inutile ou impossible sur des terres saisies par la colonisation. Les Indiens survivants ont satisfait leurs besoins par l'essartage (toujours accompagné de cueillette, de chasse et (ou) de pêche) avec une efficacité qui montre, me semble-t-il, une pratique très ancienne et jamais abandonnée.

³ LEEDS (1961), dont les affirmations sont mises en doute par les travaux de l'archéologue Alberta ZUCCHI (1978: 354-355) qui montrent l'intensification de l'agriculture dans les *llanos* à la période précédant la découverte de l'Amérique (construction des champs drainés entre 1200 et 1400 de notre ère).



La documentation rassemblée par l'PEREA (Équipe de recherche en ethnologie amérindienne de l'PEHES et du CNRS) (Podselver, 1980) confirme que, dans les plus vastes aires, l'essartage contemporain reste le système le plus approprié à l'exploitation durable d'un milieu tropical humide comme celui de l'Amazonie. Pauvres et fragiles, les sols le sont inégalement et des études plus fines qu'auparavant montrent aujourd'hui que l'opposition entre les terres riveraines inondées (les *varzeas*) et les zones interfluviales ne recoupe pas exactement celle entre sols plus ou moins fertiles: 20% des sols de moyenne et haute fertilité sont situés dans l'une et l'autre catégories (Moran, 1982: 2).

Là où l'acidité et la faible teneur des sols en sels minéraux (calcium, magnésium, phosphore et potassium) sont avérées, les cendres du brûlis et la décomposition accélérée des matières organiques (végétales et animales) améliorent la qualité. À la différence des sols tempérés, les sols tropicaux forestiers ne stockent pas les composants nutritifs essentiels; ceux-ci sont concentrés dans les végétaux et seul l'essartage les rend à la terre et permet une nouvelle naissance de végétaux (Batt, 1976: 45-46). Dénudé et dépossédé de ces apports, le sol de la forêt tropicale, en bien des endroits, devient stérile. La monoculture, à des fins de commercialisation sur le marché intérieur et, surtout, extérieur, nécessite l'alcalinisation des sols acides (74,7% des sols amazoniens) (Moran, 1982: 2, tabl. 1) et leur enrichissement par des fertilisants (utilisés massivement, en permanence, puisque le sol ne retient pas les composants nutritifs), pratiques très coûteuses. De plus ces palliatifs ne résolvent pas le second problème posé par la déforestation et le sarclage indispensable: la perte du bouclier de feuilles qui protège contre l'ensoleillement et la disparition des

souches et des racines qui, en retenant en partie la terre, réduisent quelque peu l'érosion provoquée par les pluies. Le « bon sens » des agriculteurs traditionnels est maintenant reconnu par des agronomes qui ont démontré que « le rendement des plantes cultivées par l'essartage traditionnel était supérieur de 30% à celui provenant d'une culture sur défrichage au bull-dozer » (*ibid.*: 2-3).

En Amazonie comme ailleurs (Geertz, 1970: 16), la couverture végétale est constituée d'un très grand nombre d'espèces, représentées par peu d'individus

* Extrait de DENEVAN & SCHWERIN (1978: 15) (reproduit avec l'autorisation des auteurs).

Systems of Karinya cultivation*

<i>System of Cultivation (intensity or cropping frequency)</i>	<i>Biotope</i>	<i>Types of Crops</i>	<i>Tools Used</i>	<i>Technological Improvements</i>	<i>Communities</i>
1. Swidden Mixed Cropping (short to long fallow)	Primary and secondary forests of river levees and high terraces and islands	subsistence; esp. tubers	axe, machete, garabato	minimal	Mamo, others
2. Playa Mixed Cropping (annual)	Levees, beaches, lake margins, islands	subsistence; esp. grains and legumes	axe, machete, garabato, chícora	minimal	Mamo, Tapaquire, others
3. River-bottom Morichal Drainage (continuous or short fallow)	Gallery swamps along rivers draining the mesas	subsistence; esp. tubers and bananas	axe, machete, garabato, chícora, shovel	swamp drainage, some irrigation	Cabeceras del Pao, Tabaro, Cachama, Tácata, S. Joaquín, Santa Clara, Morichal Largo, Marcana, others
4. Flood-plain Morichal Drainage (continuous or short fallow)	Low terraces of the Orinoco flood plain	subsistence; esp. tubers and bananas	axe, machete, garabato, chícora, shovel	very long drainage channels, efficient drainage, local crop specialization	Mamo, others
5. House Gardens (continuous)	Savanna and elsewhere next to houses	supplementary crops; inc. fruit, herbs, medicinals and vegetables	machete, garabato, chícora	individualized care	all
6. Playa Monoculture (annual)	Levees, beaches, lake margins, islands	cash crops; esp. grains, fibers, and legumes	axe, machete, hoe, chícora	minimal, but with crop specialization and large fields	Mamo, others
7. Savanna Monoculture (annual)	Savanna	cash crops; esp. grains, fibers, and legumes	tractor drawn machinery	mechanization, fertilizer, large fields, crop specialization	Cachama

dont la variété permet le retour, grâce à leur décomposition ou à leur brûlage, de leurs différents composants chimiques, nécessaires à la régénération (O'Reilly Sternberg, 1981: 185). Les principes fondamentaux de la culture par essartage (défrichage en surface et non arrachage en profondeur, reconstitution après brûlage d'une solide couverture végétale par des cultures arbustives, mélange des espèces cultivées) sont ceux que préconisent, maintenant, les techniciens.

La discussion est actuellement en cours quant aux ravages, ou aux bénéfices, que le grand élevage, tel qu'il se développe extensivement dans les *campos cerrados* du Brésil central et les forêts avoisinantes, dans les Piémonts andins, dans les Guyanes, peut apporter à l'Amazonie. Le profit est rapide et on a pu croire, dans les débuts, que la fumure animale compensait les déperditions naturelles du sol; on s'interroge, cependant, sur les résultats et la rentabilité à long terme des pâtures qui, par ailleurs, ont accentué les déséquilibres de la tenure foncière de colonisation: 3,3% des fermes contrôlent environ 55% des terres appropriées privativement et 0,01% des fermes de plus de 10000 ha contrôlent 30% des terres.

Il est inutile d'insister davantage sur les besoins de nombreux sols amazoniens en matières organiques et sur «la pérennité potentiellement illimitée de l'agriculture forestière» (Sigaut, 1977: 403), c'est-à-dire de l'agriculture qui *vit de et maintient la forêt*. Il n'est pas question de comparer l'essartage avec d'autres techniques agricoles là où une grande partie (non exactement mesurée) des forêts tropicales humides de l'Amérique du Sud ne supportent pas d'autres cultures. Par contre, se trouve soulevé le problème de la diversification des pratiques culturales, en alternance ou en concomitance avec l'essartage, selon les lieux et les époques de l'année. Les chercheurs étudient actuellement les possibilités d'extension d'une pratique *découverte par les indigènes* et consistant à «replanter de la forêt» sur les essarts après les récoltes, durant les temps de jachère. Cette forêt plantée serait constituée d'espèces comestibles et (ou) commercialisables (Moran, 1982: 5). Insérée dans le cycle de l'essartage, s'ajoutant à ses produits, respectant les demandes du sol par sa composition variée, s'approchant au plus près des conditions naturelles de la repousse, cette nouvelle culture pourrait, avance-t-on, permettre aussi l'élevage, par l'ensemencement d'herbes de pâture dans les espaces entre les arbres.

Cet assolement forestier, même pratiqué à très petite échelle, démontre déjà que les essarteurs ne sont pas sans capacité, s'il le faut, d'améliorer leur situation économique et pour cela d'innover. L'histoire nous apprend qu'ils ont su répondre à des besoins accrus en combinant plusieurs techniques mais, là où l'essartage est seul possible, est-il juste de dénigrer sa productivité, son rendement, son efficacité, sa capacité de donner une base économique au développement de ce qu'on appelle la «civilisation»?⁴ Il convient alors de s'interroger sur ce que sont les essarteurs actuels. Ils ont, *grosso modo*, deux origines géographiques et socio-culturelles radicalement différentes: ou bien ce sont des petits colons pauvres, venus récemment, ou depuis quelques décennies, d'un tout autre environnement (hautes terres andines, brousse brésilienne --- *sertão* ou *mato*), vivant le plus souvent en familles conjugales isolées⁵, sans expérience ni tradition amazonienne et sans tissu socio-culturel qui leur permette de recevoir,

⁴ Je ne reprendrai pas ici toutes les discussions sur ce sujet, en grande partie resumées dans l'article de BATT (1976) dont on consultera aussi la bibliographie.

⁵ Cf. DURAND (1977: 28): «Le paysan amazonien traditionnellement fort individualiste» n'est évidemment pas l'indigène amazonien.

d'intégrer, de transmettre, d'accumuler des connaissances pratiques; ou bien, si l'on exclut le cas, assez exceptionnel de nos jours, des Karinya restés dans leur environnement séculaire, ce sont des Amérindiens, à présent localisés dans les régions de haut de rivière, de savanes ou d'interfluves, probablement à la suite de migrations post-colombiennes⁶. Dans la mesure où la colonisation étrangère ne leur a pas «mangé» leur forêt et leur territoire⁷, et où leurs structures sociales ont résisté (avec ou sans [?] transformations) au changement d'habitat, ces groupes ont réussi à préserver l'équilibre de leur écosystème. Pour eux, la forêt et la rivière sont dispensatrices d'une nourriture suffisante et variée pour un faible temps de travail. Lizot a montré que les Yanomami consomment en moyenne 1845,5 calories et 74 g de protéines par personne et par jour, pour un peu moins de trois heures (pour les hommes) et deux heures (pour les femmes) de travail quotidien⁸. «L'agriculture et la chasse sont les activités dont la productivité est la plus grande: tout en ne représentant que 55 % du temps total du travail dévolu aux activités de subsistance, elles rapportent 90,6 % des calories de l'alimentation et 83 % des protéines.» On remarquera que les Yanomami, passant à l'époque moderne d'un habitat riverain (bas Rio Branco) à un habitat interfluvial, font la preuve de leurs capacités d'adaptation à des milieux différents et, peut-être aussi, de leurs capacités à modifier leur régime alimentaire (la chasse devenant plus importante que la pêche, la banane plus importante que le manioc⁹). Lizot montre également qu'entre 1900 et 1950 (date du contact avec le monde blanc et créole) la population yanomami est passée, pour les groupes centraux, de 400 à 2482 individus et que seules les épidémies nouvelles ont inversé la courbe démographique depuis trente ans. Malgré cet accroissement antérieur de leur nombre absolu, beaucoup plus élevé comparativement que celui des autres groupes amérindiens de forêt, les Yanomami centraux représentaient, en 1950, une population peu dense: 0,34 habitant par kilomètre carré.

Un premier point semble acquis et un deuxième ouvre une interrogation:

1) ainsi que l'écrivait Carneiro (1961: 48, 52-53), et que le confirment des travaux plus récents de Lizot et d'autres¹⁰, l'essartage *traditionnel* doit être crédité d'une haute productivité si l'on considère le rapport entre l'énergie dépensée (mécanique quasi nulle et humaine faible) et l'énergie produite (apport calorifique), compte tenu des *besoins qualitatifs et quantitatifs des populations indigènes*;

2) l'état *actuel* des groupes amérindiens de forêt ne nous permet pas de fixer les limites imposées, certainement, par l'essartage, à l'expansion démographique: ces groupes sont plus que décimés, leurs habitats ont été (et sont de plus en plus) envahis et bouleversés. La plupart des essarteurs ont une production très largement supérieure à leur consommation. Dans bien des cas, ils pourraient produire davantage mais, dans les conditions les moins défavorables (contacts minimums avec la colonisation environnante, territoires encore vastes et suffisants), ils n'y sont pas incités. Là où leurs besoins ne sont plus satisfaits, le marché les détourne de leur production traditionnelle et de son amélioration (recherche du salariat pour acquérir de nouveaux biens). Ils sont les premières victimes de la dévalorisation de leur mode de vie et de leur savoir-faire.

⁶ Par exemple les traditions orales et les mythes des Indiens Tukano du bassin du Vaupés en Colombie (cf. P. Bidou, en 1972) semblent attester une remontée de l'Amazonie puis de ses affluents et sous-affluents; la toponymie du bas Rio Branco suggère que les Yanomami, aujourd'hui fixés dans un espace interfluvial, «autrefois [...] occupèrent un territoire riverain des tributaires principaux du haut Amazonie, au confluent du Rio Negro et du Rio Branco» (LIZOT, 1977: 116).

⁷ La littérature ethnologique nous donne d'assez bonnes descriptions du système agricole des Jivaros. On est saisi de voir qu'en certains endroits ils sont considérés comme de pauvres «chasseurs-cueilleurs» régressifs, dépendant depuis des lustres de l'assistance missionnaire (cf. COLLIN-DELAUVAUD, 1977: 33, 35).

⁸ Les Yanomami sont certainement au-dessous de la moyenne amazonienne quant à la durée du travail quotidien des femmes. Ils sont peu consommateurs de manioc amer dont on sait que la préparation (pour rendre comestible une plante toxique) et les procédés de cuisson, torréfaction, fabrication de galettes et granulés (de longue conservation), assurés par les seules femmes dans la grande majorité des cas, demandent un labeur

beaucoup plus long que la réduction des bananes en purée qu'opèrent les Yanomami des deux sexes.

⁹ LIZOT (1977: 111-145). Voir en particulier les tableaux des pages 131, 133, 137.

¹⁰ Par exemple DENEVAN (1971: 108), qui cependant fait état, à partir du cas Campa (forêt péruvienne), d'une carence générale en protéines végétales chez les populations des interfluves que l'exemple yanomami infirme; 15 à 30%, selon les saisons, des protéines qu'ils consomment sont d'origine végétale (LIZOT, 1977: 134). Les auteurs ignorent-ils que tous les Amérindiens cultivent d'autres plantes que le manioc et la banane, en particulier les haricots, les arachides, et mangent de nombreux végétaux de cueillette, sources de protéines?

Même si, à présent, les sociétés indigènes des forêts et des savanes sud-américaines sont réduites à des groupuscules pour lesquels les problèmes de nutrition, d'exploitation du milieu, de niveau de vie ne peuvent se poser dans les mêmes termes que pour les paysanneries pauvres, andines ou nord-estines, leur étude est riche d'enseignements:

-- L'équilibre écologique atteint en de larges zones de forêt tropicale humide est précaire; pour le maintenir, il est nécessaire d'employer des méthodes d'exploitation qui tiennent compte des caractéristiques pédologiques, climatiques et autres de l'environnement, *mais ce n'est pas suffisant*; il faut aussi des structures sociales communautaires qui intègrent la connaissance du milieu, l'expérience des acteurs eux-mêmes, les redéployent dans le réseau des relations sociales et nourrissent la vision du monde. *L'essartage est antinomique du système des grandes compagnies ou propriétés foncières où les essarteurs ne seraient que des prolétaires agricoles*; il perd son «rendement» et son «efficacité» quand il est pratiqué par des petits colons isolés, allogènes et inexpérimentés.

-- Si l'essartage est loin de confiner les agriculteurs de forêt dans le dénuement et la malnutrition absolus, il ne permet vraisemblablement ni les énormes concentrations de populations des deltas de l'Asie des moussons, ni la satisfaction des besoins de consommation créés par *notre* rationalité économique et *notre* loi du profit maximum (privé ou étatique). Ainsi que le note Lizot (1977: 135), «dans la perspective de Marshall Sahlins», «les Yanomami avaient peu de besoins et [...] vivant dans l'abondance, ils étaient loin de former cette misérable société d'hommes voués à se combattre pour se disputer des ressources rares» (cf. aussi Lizot, 1971). Déjà au XVI^e siècle les Espagnols, découvrant les Taino de Haïti, furent extrêmement surpris à la fois par la belle et saine apparence des indigènes nus qui venaient les accueillir sur les plages et par le «peu» de nourriture qu'ils consommaient par rapport à eux. «Avec ce que nous mangeons en un repas, les Indiens se nourriraient quatre jours», écrivait Las Casas (1958: CVI, 240). Pour des centaines de millions d'hommes dans le monde, le problème se pose actuellement de façon inverse: n'aspirent-ils pas à disposer de 1845 calories quotidiennes, bien réparties, comme les Yanomami?

-- Le génocide des Indiens a laissé de grands espaces vides en Amazonie; certes, ils peuvent être recolonisés par des populations qui ont beaucoup, sinon tout, à apprendre de l'agriculture forestière indigène et devraient vivre en bonne intelligence avec les Amérindiens survivants, dans le respect de leurs droits sur les terres qui leur restent (et sont, d'abord, les leurs) et dans le respect de leurs coutumes et de leurs savoirs. Plus souvent, du petit colon à l'entrepreneur et de la grande compagnie aux pouvoirs locaux, c'est le mépris de l'Indien «sauvage» qui domine. Mépris humainement condamnable mais, aussi, néfaste à qui veut vivre aux meilleures conditions là où les Amérindiens ont vécu, sans carences et sans manques.

Références bibliographiques

- ***
1976 *Actes du Colloque de l'Institut d'Ethnologie de Neuchâtel 6-8 novembre 1975: Culture sur brûlis et évolution du milieu forestier en Amazonie du Nord-Ouest.* Société suisse d'Ethnologie.
- ***
1977 *Actes du XLII^e Congrès international des Américanistes, Paris 2-9 septembre 1976: Dynamique des systèmes culturels traditionnels en Amérique tropicale* (vol. 2). Paris, Société des Américanistes.
- BATT, C. E.
1976 «The influence of the natural environment on the development of Amazon societies», *El Dorado* (ed. by the University of Northern Colorado) 1 (2).
- BARBIRA-SCAZZOCCHIO, F., ed.
1980 *Land, people and planning in contemporary Amazonia. Proceedings of the Conference on the Development of Amazonia in seven countries, Cambridge, 23-26 September 1979.* University of Cambridge, Center of Latin American Studies, 313 p.
- BEARD, J. S.
1964 «Savanna», in *The ecology of man in the Tropical environment. Ninth technical meeting, Nairobi, September 1963.* Switzerland, Morges, IUNC Publications (NS 4), 355 p. (: 93-103).
- BRINKMANN, W. & NASCIMENTO, J. C.
1973 «The effects of slash-and-burn cultivation on plant nutrients in the tertiary region of central Amazonia», *Acta Amazônica* (Manaus) 3 (1).
- CARNEIRO, R.
1961 «Slash-and-burn cultivation among the Kuituru and its implications for cultural development in the Amazon basin», in J. WILBERT, ed., *The evolution of horticultural systems in native South America. Causes and consequences. A symposium.* Caracas.
- COLLIN-DELAUVAUD, C.
1973 *L'Amérique latine. Approche géographique générale et régionale.* Paris, Bordas, t. 2, 443 p.
1977 «Le Tigre», *Amazonies nouvelles* (Paris) 30: 31-59.
- CRIEDAL.
1981 *Les phénomènes de «frontière» dans les pays tropicaux.* Paris («Travaux et Mémoires de l'Institut des hautes Études de l'Amérique latine» 34), 456 p.
- DENEVAN, W.
1966 *The aboriginal cultural geography of the llanos de Mojos of Bolivia.* Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
1970 «Aboriginal drained-field cultivation in the Americas», *Science* 163 (3946): 647-654.
1971 «Campa subsistence in the Gran Pajonal, Eastern Peru», *The Geographical Review* 61 (4): 496-518.
- DENEVAN, W., ed.
1980 «La agricultura intensiva prehispánica», *América indígena* (México) XL: 4.
- DENEVAN, W. M. & SCHWERIN, K. H.
1978 «Adaptative strategies in Karinya subsistence, Venezuelan Llanos», *Antropológica* (Caracas) 50: 3-91.
- DREYFUS, S.
1980-
1981 «Notes sur la chefferie Taino d'Aïti: capacités productrices, ressources alimentaires, pouvoirs dans une société précolombienne de forêt tropicale», *Journal de la Société des Américanistes* LXVII: 229-248.
ms. «The relationships between political systems, history, linguistic affiliation and ethnic identity, as exemplified by xvth to xviiith centuries social organization of the so-called 'Island Caribs' (Arawakan speaking) and 'True-speaking Caribs' of the Mainland Coast», in *Proceedings of the Symposium on Carib political and social organization, 44th International Congress of Americanists, Manchester, 1982.*
1986 «A plurilinguistic indigenous polity linking the so-called 'Carib' Islands and the mainland coast during the 16th to 18th centuries: A study of the inter-connections of historical and political anthropology», in A. BUTT COLSON & D. HEINEN, eds, *The Caribs and their neighbours.* Caracas («Antropológica»).
- DURAND, G.
1977 «Évolution de l'agriculture du Huallaga central», *Amazonies nouvelles* (Paris) 30: 11-29.
1964 In *The ecology of man in the Tropical environment. Ninth technical meeting, Nairobi, September 1963.* Switzerland, Morges, IUNC Publications (NS 4), 355 p.
- GEERTZ, C.
1970 *Agricultural involution.* Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 176 p.

- HEMMING, J.
1978 *Red Gold. The conquest of the Brazilian Indians*. London, Macmillan, 677 p.
- LAS CASAS, Fray B. DE
1958 *Apologética Historia*. Madrid («Biblioteca de Autores españoles», t. CV et CVI, vol. III et IV) (écrit dans la première moitié du XVI^e siècle et resté inédit).
- LEEDS, A.
1961 «Yaruro incipient Tropical forest horticulture», in J. WILBERT, ed., *The evolution of horticultural systems in native South America. Causes and consequences. A symposium*. Caracas: 13-46.
- LIZOT, J.
1971 «Société ou économie? Quelques thèmes à propos d'une communauté d'Amérindiens», *Journal de la Société des Américanistes* (Paris) LX: 136-175.
1977 «Population, ressources et guerre chez les Yanomami», *Libre* (Paris) 2: 111-145.
- MORAN, E. F.
1980 «Mobility and resource use in Amazonia», in F. BARBIRA-SCAZZOCCHIO, ed., *Land, people and planning in contemporary Amazonia*. Cambridge, Cambridge University/Centre of Latin American Studies («Occasional Publications» 3): 46-57.
1982 «Recent advances in the study of Amazonian agroecosystems, Amazonian agriculture and ecosystems», *Culture and Agriculture. Newsletter of the Anthropological Study Group on Agrarian Systems* 17: 1-8.
- MYERS, T. P.
1974 «Spanish contacts and social change on the Ucayali River, Peru», *Ethno-History* 21 (2): 135-156.
- O'REILLY STERNBERG, H.
1981 «Frontières contemporaines en Amazonie brésilienne: quelques conséquences sur l'environnement», in CREDAL: 177-195.
- PHILLIPS, J.
1964 «Shifting cultivation», in *The ecology of man in the Tropical environment. Ninth technical meeting, Nairobi, September 1963*. Switzerland, Morges, IUCN Publications (NS 4), 355 p. (: 210-219).
- PODSELVER, L.
1980 «L'essartage et ses implications sur le mode de développement en milieu de forêt tropicale (Amazonie)», *Journal d'Agriculture tropicale et de Botanique appliquée* (Paris) XXVII (1): 4-18.
- POPENOE, H.
1964 «The pre-industrial cultivator in the Tropics», in *The ecology of man in the Tropical environment. Ninth technical meeting, Nairobi, September 1963*. Switzerland, Morges, IUNC Publications (NS 4), 355 p. (: 66-73).
- RIVIÈRE D'ARC, H.
1982 «Notas sobre las nuevas maneras de percibir la Amazonia brasileira y su desarrollo», *Amazonia indígena* (Lima) 3 (5): 7-11.
- SIGAUT, F.
1977 «Rapport de synthèse» du Symposium *Dynamique des systèmes cultureux traditionnels en Amérique tropicale, Actes du XLII^e Congrès international des Américanistes* 2: 397-407.
- TRICARD, J. L. F.
1978 «Écologie et développement: l'exemple amazonien», *Annales de Géographie* LXXXVII (481): 257-293.
- WATTERS, R. F.
1971 *L'agriculture itinérante en Amérique latine*. Rome, FAO, 354 p.
- ZUCCHI, A.
1978 «La variedad ecológica y la intensificación de la agricultura en los Llanos Venezolanos», in E. WAGNER & A. ZUCCHI, eds, *Unidad y variedad. Ensayos en homenaje a José M. Crucent*. Caracas, Centro de Estudios Avanzados, CEA-IVIC: 349-365.